

Jacques Croteau. *L'homme : sujet ou objet? Prolégomènes philosophiques à une psychologie scientifico-humaniste*. Coll. « Recherches-Philosophie », no 25. Montréal, Bellarmin, et Tournai, Desclée et Cie, 1981, 260 p.

François Tournier

Volume 9, numéro 2, octobre 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/203205ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/203205ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tournier, F. (1982). Compte rendu de [Jacques Croteau. *L'homme : sujet ou objet? Prolégomènes philosophiques à une psychologie scientifico-humaniste*. Coll. « Recherches-Philosophie », no 25. Montréal, Bellarmin, et Tournai, Desclée et Cie, 1981, 260 p.] *Philosophiques*, 9(2), 351–354.
<https://doi.org/10.7202/203205ar>

JACQUES CROTEAU. *L'homme: sujet ou objet? Prolégomènes philosophiques à une psychologie scientifico-humaniste*. Coll. «Recherches-Philosophie», no 25. Montréal, Bellarmin, et Tournai, Desclée et Cie, 1981, 260 p.

par François Tournier

De l'avis de l'A., la psychologie scientifique contemporaine est dans un état théorique si déplorable qu'une seule solution est encore possible: tout reprendre à zéro mais à partir de nouveaux fondements qui auront fait l'objet d'un examen attentif. Si l'A. admet qu'il revient en droit aux «psychologues de métier» d'ériger le corps (les théories et les méthodes) de la nouvelle psychologie «scientifico-humaniste» qui pourra être construite après coup, ce n'est pas sans se réserver pour lui-même, philosophe de métier, l'examen préliminaire (les «prolégomènes») de sa base indispensable de nature «métaphysique». Il serait vain, selon l'A., de vouloir nier que même les sciences de la nature les plus développées ne peuvent se passer de présupposés «métaphysiques», c'est-à-dire ne pouvant être exprimés que dans des catégories de nature ontologique: par exemple, le savant qui tente d'expliquer le monde réel ne présuppose-t-il pas du même coup l'«existence» (une catégorie ontologique) même du monde? À cause d'un climat intellectuel foncièrement opposé à toute forme de métaphysique, les savants à l'oeuvre dans les sciences de la nature n'ont pas pris conscience qu'en élaborant leur méthode, ils ont défini implicitement l'«être» de leur objet: une chose naturelle (non-humaine) est observable, mesurable, quantifiable et contrôlable. De même, la grande majorité des psychologues contemporains autant de tendance behavioriste, psychanalytique que gestaltiste, ont ignoré la nécessité de ces fondements métaphysiques et leur ont substitué un «préjugé»: la croyance erronée qu'en imitant «servilement» les méthodes à l'oeuvre dans les sciences de la nature (le prototype de la scientificité) la psychologie deviendrait scientifique — eux aussi définissaient implicitement leur objet mais comme une chose naturelle (non-humaine). Ce faisant, ils opéraient, sans s'en rendre compte, une «réduction» injustifiable de leur objet (qui n'est pas qu'un «objet» mais également un «sujet») et de la psychologie — si la psychologie adéquate est «scientifico-humaniste», la leur n'est que «scientifico-» (sans être scientifique). C'est, en effet, la conséquence directe de l'adoption d'une méthode qui ne peut prendre en considération que les aspects observables et mécaniques de l'être humain, c'est-à-dire ses comportements observables ou ceux déterminés par des mécanismes dont le contrôle lui échappe: Au niveau des fondements ontologico-métaphysiques, cela se traduit par la présupposition que l'«être» de l'homme est de même «nature» que celui d'objets physiques ou d'animaux. Il est donc clair que ce fondement métaphysique de la psychologie contemporaine, c'est-à-dire son «approche» du phénomène humain, est inadéquat.

Lorsque nous nous interrogeons sur l'«être» de l'homme, nous nous situons à un niveau ontologico-métaphysique et, en ce domaine, naturellement, le philosophe est mieux préparé que le psychologue. C'est la tâche que l'A. assigne à ses «prolégomènes»: trouver le fondement métaphysique (le présupposé) ultime qu'on ne pourra mettre en doute (à la manière de Descartes)

et qui permettra d'asseoir la nouvelle psychologie sur une base solide. Pour remplir sa fonction fondatrice, le présupposé doit être «ultime» (c'est-à-dire 1. être présupposé par tout, 2. ne lui-même rien présupposer et 3. permettre de donner une signification à tout ce qui le présuppose) et «évident». Cette «toute première vérité irrécusable» pour la psychologie n'est autre que le mode d'«être» spécifique de l'être humain: l'homme est un «sujet», une «conscience-incarnée-intentionnelle». L'être humain n'est pas qu'une apparence extérieure mesurable, quantifiable et contrôlable (ce qu'étudie l'«approche» exclusivement «scientifico-») mais également un intérieur de valeurs, de significations et d'intentions (ce qu'étudie l'«approche» humaniste). Pour parvenir à une connaissance psychologique complète de l'être humain, il faut fondre ces deux «approches» en une seule et proposer une nouvelle psychologie «scientifico-humaniste».

Pour ceux qui, victimes du climat anti-métaphysique actuel, ne seraient pas convaincus qu'un tel présupposé puisse servir de fondement ou même que la spéculation métaphysique sous toutes ses formes soit en mesure de fournir un quelconque fondement à la psychologie, l'A. y va d'une nouvelle épistémologie «parascientifique» — pour reprendre le terme de Piaget. Pour lui, les sciences de la nature, d'une part, les sciences humaines et la métaphysique d'autre part, sont deux types de savoir différents certes, mais tout aussi valables:

«Bref, nous sommes en présence de deux savoirs distincts, mais complémentaires, suivant que le poids de l'approche porte davantage sur le sensible mesurable ou sur l'intelligible non-mesurable.» (p. 37)

En fait, la validité de ces deux savoirs est garantie par la même chose: le monde «préscientifique» de l'expérience quotidienne. Ainsi, que l'être humain soit avant tout un «sujet» est un fait évident: n'importe qui mettant de côté ses constructions théoriques et conceptuelles et recourant à l'analyse directe de son expérience vécue, pourra s'en rendre compte par lui-même. C'est un «fait primitif» (préscientifique) de nature «existentielle», c'est-à-dire se référant à l'expérience vécue et, seul, ce genre de fait fonde et peut fonder une science. La «métaphysique» est aussi «empirique» (à sa manière) que n'importe quelle science de la nature: en effet, le physicien ou le chimiste ne contrôle-t-il pas l'empiricité de ses théories par la «perception ordinaire» donc par l'«expérience vécue»? Et, d'en continuer l'A.,

«nous soutenons de même que tout énoncé scientifique serait dépourvu de tout sens et de toute signification pour nous, humains, s'il ne renvoyait aux significations primordiales que nous percevons à travers l'expérience ordinaire de tous les jours.» (p. 167)

La science sera toujours dépendante pour sa validité de «la première expression que l'homme se donne du monde au niveau de l'expérience vécue» (p. 169), donc de la métaphysique qui analyse ces expressions. C'est la base commune autant des sciences de la nature, des sciences humaines que de la métaphysique. Comme Descartes l'était, il y a plus d'un siècle, avec son «*Cogito ergo sum*», l'A. soutient qu'il est en possession de la vérité indubitable à partir de laquelle d'autres pourront élaborer le reste des fondements de la

nouvelle psychologie, de même que ses théories, ses méthodes et ses applications thérapeutiques. Car, que le psychologue thérapeute se le tienne pour dit, un patient humain n'est pas qu'un simple animal mû par des impulsions instinctives ou une espèce de marionnette que des mécanismes peuvent manipuler à volonté. C'est un «sujet», un être libre et responsable (donc, foncièrement moral). Qui veut guérir un être humain doit lui restituer avant tout son identité de «sujet» humain ou, comme l'écrit l'A.,

«comme le médecin ne soigne pas des maladies mais des malades, il ne saurait se permettre de perdre de vue l'intégrité de toute la personne, y inclus l'intégrité morale.» (p. 222)

Le livre de Jacques Croteau saura sûrement plaire à ceux que ce genre de discours philosophique intéresse. L'A. réussit habilement à adapter le vieil idéal péripatéticien de la métaphysique comme fondant toutes les sciences, à des problématiques plus contemporaines en psychologie, en épistémologie et en anthropologie et, ce n'est pas sans résoudre d'une façon cohérente, ingénieuse et originale des difficultés importantes. Si la construction théorique de l'A. est intéressante ce n'est pas sans entraîner des conséquences néfastes, à notre avis, pour la psychologie et l'épistémologie. En bref, adopter les propositions de Croteau équivaudrait à revenir au moins cent ans en arrière.

Si les savants oeuvrant dans les sciences de la nature s'en sont tenus aux aspects mesurables, quantifiables et contrôlables des choses, ce n'est pas parce qu'ils croyaient ou qu'ils étaient tenus de croire logiquement, que l'«être» de ces choses n'était rien d'autre que ces aspects. L'«être» véritable de ces choses pourrait tout aussi bien être d'une nature tout à fait différente que cela ne changerait rien à leur «approche» qui, tout injustifiée métaphysiquement qu'elle soit, a néanmoins l'avantage d'en arriver à des conclusions en partie démontrables empiriquement ou formellement, donc susceptibles d'entraîner un accord parmi les chercheurs travaillant dans ce domaine. Si la psychologie est en «crise» comme le soutient l'A., c'est avant tout parce que ses résultats de recherche n'entraînent aucun consensus parmi les psychologues. Vouloir fonder la psychologie sur quelque chose d'aussi discuté qu'une métaphysique de l'être va à contre-courant de l'évolution historique de cette discipline. Si on permet à la métaphysique, à l'introspection et à l'analyse subjective directe de réintégrer la psychologie, il ne fait aucun doute que nous nous retrouverons avec une discipline beaucoup plus philosophique que scientifique — comme pouvait l'être la psychologie il y a cent ans.

Le fondement empirique d'une théorie dans les sciences de la nature ne consiste pas, comme le soutient l'A., dans la façon subjective qu'a le savant de percevoir le monde mais bien dans la façon *intersubjective* que nous avons de le connaître. Une démonstration empirique ou formelle est quelque chose qui peut être répétée, donc intersubjectivement contrôlée. Mais, encore là, si une telle chose que des «faits primitifs» existent (et il y a lieu d'en douter), ce n'est certes pas vers eux qu'il faut se tourner pour fonder empiriquement ou métaphysiquement une théorie. Si le fondement empirique de la science devait être «la première expression que l'homme se donne du monde au niveau de l'expérience vécue», il ne fait aucun doute que la physique et l'astronomie en

seraient encore à la conception aristotélicienne du monde. En effet, si un «être» humain saute sur une charrette en mouvement et tente de s'y maintenir en position debout, il fera l'expérience «préscientifique» du vent, de la difficulté de garder son équilibre et s'il lance un objet quelconque perpendiculairement au-dessus de sa tête, il le verra retomber sur le chemin derrière la charrette. C'est là un «fait primitif», au sens que lui donne l'A., dont tous peuvent avoir l'expérience vécue. Aussi, si la nuit venue, notre être humain descend de sa charrette et regarde les cieux, il aura l'impression «préscientifique» que la Terre est située au centre de l'univers en mouvement autour d'elle (encore fallait-il avoir inventé la roue pour le percevoir ainsi), qu'elle est plate et immobile — sinon, l'horizon ne serait pas plat mais courbé —, il sentirait du vent allant dans le sens contraire du mouvement de la Terre, il aurait de la difficulté à garder son équilibre et s'il lançait perpendiculairement un objet au-dessus de sa tête, cet objet retomberait un peu derrière lui. Le grand mérite de la physique et de l'astronomie moderne est de nous montrer que ce n'est là qu'une illusion. L'hypothèse du mouvement de la Terre autour du Soleil ou celle de la transformation de la masse en énergie va à l'encontre de l'expérience «vécue» subjective. L'être humain peut très bien se percevoir dans l'expérience vécue comme un être libre et responsable sans que cela ne soit effectivement le cas. C'est justement à la psychologie de nous éclairer sur ce sujet et non à la métaphysique de le postuler *a priori* comme une «vérité irrécusable». Si l'expérience vécue ne peut être considérée comme une base solide dans les sciences de la nature, encore moins peut-elle remplir une quelconque fonction fondatrice dans les sciences humaines où en métaphysique. La métaphysique retrouve donc ses ailes et s'envole librement de nouveau dans les cieux de la spéculation philosophique. Vouloir l'introduire en psychologie, c'est s'empêcher d'en arriver un jour à un consensus sur ces questions.

Mais peut-être que le plus net recul des propositions de Croteau se fait le plus sentir au niveau de sa conception de la maladie psychologique. Vouloir réintégrer l'«intégrité morale» en thérapie (parce que pendant longtemps elle l'a été sans que cela n'aboutisse à des résultats significatifs), c'est, nous semble-t-il, revenir à une ancienne conception moralisante de la maladie mentale. Comment, en effet, restituer l'intégrité morale à une personne sans avoir une idée de ce qu'est l'intégrité morale en général, donc sans faire de la morale au sens moyenâgeux du terme? Si la dépravation morale (avec tout l'arbitraire que sa définition implique) devait faire partie à nouveau de la maladie mentale, comment distinguer cette dernière de la criminalité? Doit-on vider les prisons au profit des asiles ou les asiles au profit des prisons? C'est un problème d'administration de fonds publics qui est de la compétence des fonctionnaires de l'état et non du psychologue.

Département de philosophie
Université du Québec à Montréal